

Jean-Claude Kaufmann

“L'identité bretonne est une ressource”

Le sociologue briochin, connu du grand public pour ses études amusantes sur le sac à main, les seins nus à la plage ou autres phénomènes de la vie quotidienne, vient de signer un ouvrage plus théorique baptisé *Identités, la bombe à retardement*. Car si l'identité, comme en Bretagne, peut être une ressource dans le monde contemporain, elle peut aussi enfermer les individus dans des dérives dangereuses.

PAR HAIWENN RAYNAUDON-KERZERHO PHOTO EMMANUEL PAIN

BRETONS : De quoi est-ce que l'identité ?

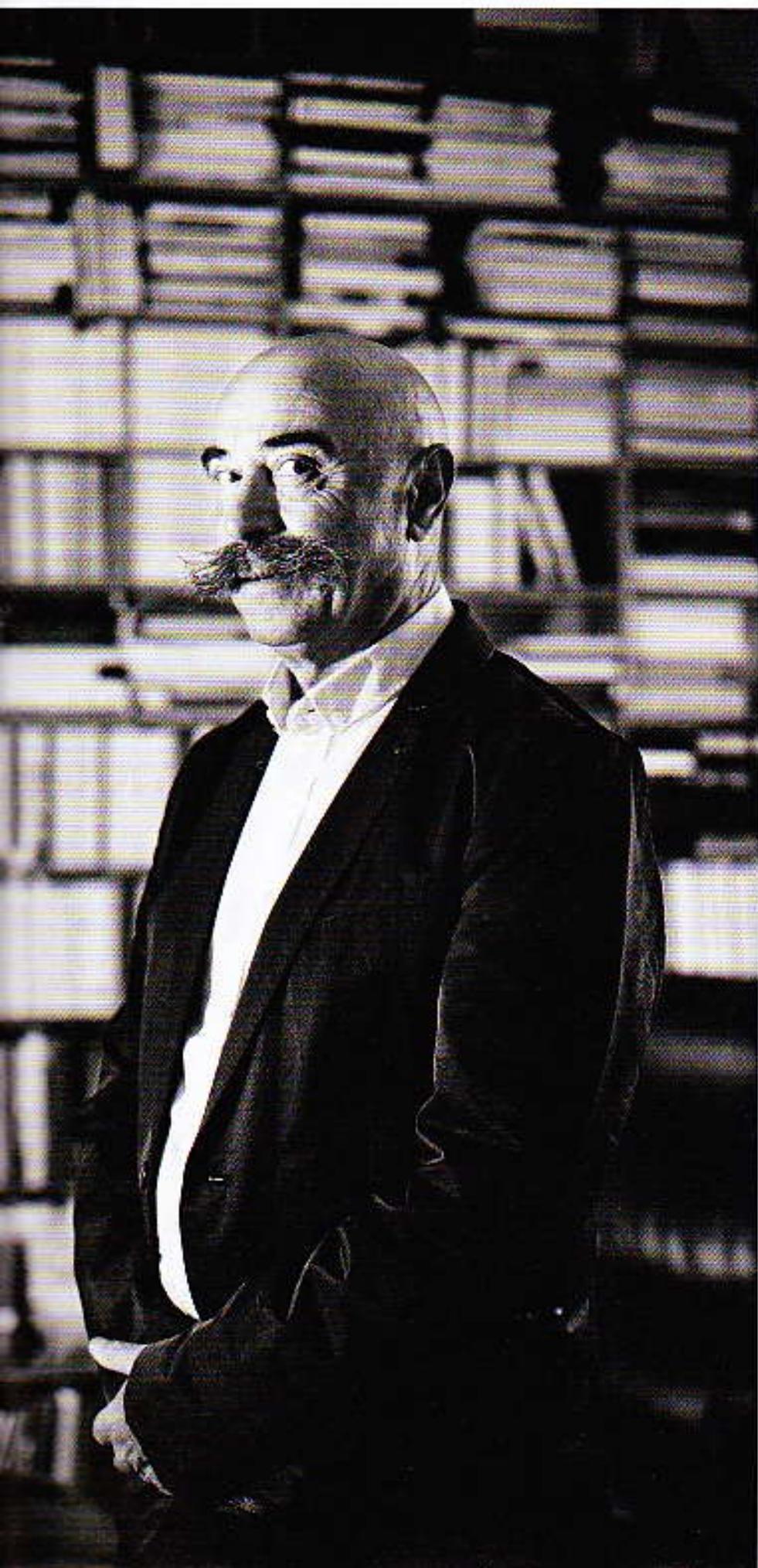
JEAN-CLAUDE KAUFMANN : C'est un terme bizarre. Il est commode, parce que dès qu'on l'emploie, tout le monde a l'impression de voir ce dont il s'agit. Mais je ne compte plus le nombre de collègues qui ont commencé des travaux là-dessus puis qui ont arrêté, car plus on s'engage dans la définition de cette notion, moins on y comprend quelque chose. Pourquoi cette confusion ? Parce qu'il y a des définitions très différentes, et même opposées, de l'identité. La première vision est de type essentialiste : l'idée qu'on a une identité, qu'elle est en nous, profondément, qu'on va la retrouver dans les racines, les origines. C'est ce qui existe de plus profond en nous, et qui ne bouge pas. Et puis, il y a l'autre conception, qui est la mienne. Pour moi, l'identité est un mouvement permanent, elle est multiple, contradictoire, inscrite dans le présent et ouverte sur l'avenir. Là, on peut me dire : “C'est n'importe quoi, on vient bien d'une région, on a une culture, etc.”. Oui, on a tous une histoire,

que ce soit au niveau des individus ou des groupes. Mais cela ne définit pas qui l'on est. On ne peut pas se libérer de son histoire, c'est certain. Mais on n'a pas qu'une histoire, on a des histoires. Et les histoires sont un peu comme des ressources : on puise dedans pour agir à chaque instant. On n'arrête pas de changer. Dans la même journée, les individus ne sont pas les mêmes : au travail, dans la famille, selon les cercles d'amis... On ne va pas s'exprimer de la même manière, projeter les mêmes idées. Là, on est très loin de l'illusion de l'identité en bloc. Cette illusion est renforcée par le fait que l'administration, qui par le beaucoup d'identité et notamment de papiers d'identité parce que c'est elle qui en a la gestion et le contrôle, est obligée d'avoir cette vision essentialiste. Quand elle parle d'identité, elle veut surtout différencier les personnes, trouver des

marqueurs, qui sont de plus en plus biologiques, ou liés à la date de naissance, à la photo, à la couleur des yeux. Dans la carte d'identité, on essaye de définir en quelques mots et une photo qui est une personne.

L'identité est née au moment où la société s'est individualisée ?

On n'en parle que depuis un demi-siècle. Avant, les personnes occupaient des places sociales qui les définissaient. Le maréchal-ferrant, dans le village, savait comment il fallait qu'il s'habille, se comporte. Les gens étaient posés dans une place, cadrés par une morale collective, un sens du bien et du mal, du vrai et du faux. Et dans cette place sociale, il fallait qu'ils soient à la hauteur des attentes. Nous entrons depuis un demi-siècle dans un mode de société très différent, qui est centré sur l'individu et sa liberté, qui définit lui-même sa vérité, dans tous les domaines. Il y a trente ans, on mangeait ce qu'on avait dans l'assiette. Aujourd'hui, on va se poser mille questions ! On définit sa vérité, sa morale, et donc qui on est. Pas avec la grande question : qui suis-je ? Mais à propos de chaque action : est-ce que je vais répondre à telle proposition d'embauche, à telle sollicitation amoureuse..., on prend des options. Et en fonction de telle option morale, on va définir une image de soi. Là, on est au cœur du travail identitaire. L'identité est un travail, un travail continu de l'individu qui est aux commandes, et qui prend des options. Dans le terme lui-même, il y a l'idée de “mêmeté”. Or, le travail identitaire, c'est l'inverse : prendre des options pour s'inventer.



Vous évoquez ces "nous" qui émergent et qui seraient dangereux. Est-ce que le "nous" breton, régionaliste, vous le semble également ?

Il ne faut pas lire mon livre comme ça. Je ne parle pas, ou presque pas, de la Bretagne. Je parle des dérives fondamentalistes identitaires : quand tout est passé à la moulinette d'un seul critère. C'est notamment le fondamentalisme religieux : toutes les questions du monde sont renvoyées à un ennemi. Tout devient simple ! Cela donne des clés, des explications. Dans cette société dominée par l'autonomie du sujet, l'autonomie individuelle, un certain nombre de "nous" apparaissent parce que l'individu est fragilisé, fatigué par cette complexité. Il va se réfugier dans un "nous" qui peut l'embarquer n'importe où, parce qu'il lui abandonne sa liberté. Mais les identités collectives, les cultures régionales sont en même temps des ressources. L'individu n'est rien tout seul. L'identité bretonne est plutôt du côté des exemples qui marchent bien. Attention, elle n'est jamais essentialisable, on ne peut pas la fixer. Le sociologue Ronan Le Coadic a écrit des choses très intéressantes là-dessus. Quand on interroge les gens, ils définissent des critères : le drapeau, un certain type de musique, parfois la langue bretonne, la mer, les crêpes, les bagadoù... Quand on voit ces indicateurs, on se dit que c'est un peu léger. Mais ce sont des petits signes qui peuvent donner une identité forte, tant qu'elle reste ouverte et en mouvement. Il y a des cristallisations à des moments donnés. L'identité autour des Bonnets rouges est une identité bretonne en colère. Dès qu'on essaye de creuser un peu, on se rend compte que derrière ce qui fait identification, il existe des choses très différentes. Il y a des groupes qui croient se comprendre mais qui ont des visions, des intérêts divergents. Mais on a, dans cette association drapeau breton - bonnet rouge, une identité "Bretagne en colère", région oubliée, fière de sa culture et de son histoire - les éléments d'une cristallisation identitaire, mais qui ne va pas enfermer toute l'existence. Les salariés des usines qui risquent de fermer ont →

des questions à poser qui sont particulières. Les paysans ont des questions à poser qui ne sont pas les mêmes. Les associations pour la culture ou la langue en ont encore d'autres. C'est un signe de ralliement, qui permet à cette identité collective de se travailler mieux, de fonctionner.

Dans les onze propositions faites par les Bonnets rouges, il y a la revendication d'un statut pour la culture et la langue bretonne. Parce que c'est aussi une condition de fierté, de bien-être ?

Bien sûr. On a besoin de ressources, de richesses. Que l'on puise dans son histoire, dans celle des groupes, des régions, des territoires... C'est l'aspect ressource identitaire : l'individu est une abstraction, il a besoin de cela. Là où ça peut dériver, c'est quand la revendication devient exclusive et vindicative. Qu'elle construit des ennemis et que tout s'explique par cela. On peut être Breton, très revendicateur, et en même temps être autre chose. C'est extrêmement important, parce qu'on est alors garanti contre les risques de dérive. Le danger, c'est avoir une seule explication. Le monde est complexe, tellement complexe que ça nous fatigue et on dérive vers une unique explication. C'est tellement rassurant ! Mais cela peut entraîner dans des dérapages divers...

Le racisme anti-Noir, l'antisémitisme sont des choses très anciennes. Qu'est-ce qui vous rend aujourd'hui plus inquiet ?

Ce sont deux raisons. Une raison structurelle et de très long terme : on passe d'une situation où il n'y avait pas de questions identitaires, où les individus étaient cadrés, à une situation où ils sont de plus en plus autonomes, contraints à définir quels sont leurs choix dans une société ouverte et complexe. Les désarrois, les difficultés – et logiquement les crispations – ne peuvent que se développer. De ce point de vue-là, avoir des repères, une identification collective qui marche bien comme la culture bretonne, c'est une bonne chose. La deuxième raison, c'est mon analyse de la crise actuelle. Je suis extrêmement pessimiste. Je ne suis pas un économiste de formation, mais j'ai été amené à m'intéresser à ces questions-là, parce que je trouve que la profession de la technique financière est dans un aveuglement collectif. On est dans une situation très claire : il y a un doublement de la dette au niveau mondial en deux ans, les États – pas

seulement la Grèce – ne peuvent plus rembourser. Je ne sais pas comment on peut s'en sortir. Il existe une situation de crise économique potentielle gigantesque, qui se croise avec une crise de civilisation. Plein de choses sont extraordinaires dans la société d'aujourd'hui : la liberté des personnes, avec des outils comme Internet, un nouvel espace de jeu, d'inventions. Mais ces aspects positifs masquent le fait que le fonctionnement de notre société, reposant uniquement sur l'argent, est quelque chose qui est très destructurant, qui n'arrive plus à porter les gens. Nos sociétés sont dominées par l'économie, et l'économie repose sur une vision de l'homme tellement simple qu'on peut l'introduire dans des équations. Les hommes seraient des individus qui prennent toutes

fonctionnerait sur d'autres valeurs que celle de l'égoïsme ? Cette civilisation à bout de souffle qui ne s'en sort que par la fuite en avant financière, par la création de fausse monnaie, va exploser en crise économique et donc sociale encore plus grave. Malheureusement, j'ai peur que les dérives identitaires soient alors importantes... On n'a pas besoin de chercher très loin : en Ukraine, le pays est dans une crise ouverte, et les nationalismes montent. Bien sûr, avec la Russie, qui cherche à intervenir. Mais même à Kiev, sur la place Maidan, il y a toute cette jeunesse qui rêve à la démocratie, à la liberté, mais dans le même temps aussi des nationalités de référence hitlérienne.

Vous en appelez à la raison et à l'esprit critique pour déjouer cela ?

Ce sont les pages les plus faibles de mon livre ! Il fallait bien que je dise quelque chose à la fin... Mais je ne suis pas com-

Identités, la bombe à retardement

Jean-Claude Raultmann

Identités, la bombe à retardement

Jean-Claude Raultmann

Textuel

54 p., 8 €

“Nous entrons depuis un demi-siècle dans un mode de société très différent, centré sur l'individu et sa liberté, qui définit lui-même sa vérité.”

leurs décisions en calculant leurs intérêts. On ne peut pas faire fonctionner une société sur ces bases-là. Les gens s'en sortent en créant leurs petits univers, associatifs, d'amitié, de famille. Mais à un moment, on se dit : pourquoi ce ne serait pas la société elle-même qui

plètement pessimiste parce qu'il y a une capacité des populations, surtout dans des moments d'effervescence, à la créativité, à l'optimisme, à trouver des solutions. Par contre, pour le moment, je ne les vois pas. Simplement, ce n'est déjà pas mal de comprendre ce qu'est l'identité. L'analyser à froid, avant la montée des passions, pour bien voir toutes les richesses et les risques qu'il peut y avoir dans cette notion. ■